

Craintes des Parisiens. — Napoléon apprend la dissolution du congrès de Châtillon. — Opérations de la cavalerie française en arrière des alliés. — Prise du baron autrichien Wessenberg. — L'empereur d'Autriche est presque surpris. — Napoléon marche à la hâte sur Paris, et arrive à Troyes dans la nuit du 29 mars 1814. — Opinion de Macdonald sur la possibilité de secourir Paris. — Napoléon quitte Troyes le 30, et rencontre à quelques milles de Paris, Belliard en pleine retraite. — Leur conversation. — Il prend la résolution de se rendre à Paris, mais il s'en laisse enfin dissuader. — Il dépêche Caulaincourt à Paris pour y recevoir les conditions des souverains alliés. — Il retourne lui-même à Fontainebleau.

LORSQUE l'enthousiasme qui avait accompagné l'entrée des alliés dans Paris, et qui d'un jour d'humiliation avait fait un jour de joie et de fête, eut commencé à se calmer, une question délicate se présenta à l'esprit de ceux qui se trouvaient tout à coup jetés dans une nouvelle révolution : Où était Napoléon ? Qu'était devenue son armée ? Quels moyens son esprit actif et entreprenant possédait-il encore pour rétablir ses affaires, et se venger de sa capitale révoltée ? Ce terrible et mauvais génie qui les avait si long-temps poursuivis jusque dans leurs songes, et qui avait été surnommé avec raison le cauchemar de l'Europe, n'était pas encore conjuré, quoique son influence s'exerçât

ailleurs en ce moment. Chacun tremblait à la seule idée de son retour à la tête de toutes ses forces, augmentées soit par l'armée d'Augereau, soit par les garnisons tirées des places frontières. Mais ces craintes n'étaient nullement fondées, car, quoique Napoléon ne fût pas bien loin, ses moyens de vengeance étaient alors bien limités. Nous allons suivre sa marche, depuis son mouvement à l'est, des environs de Vitry sur Saint-Dizier, mouvement qui avait facilité la jonction des deux armées des alliés.

Là, il fut joint par Caulaincourt, qui venait pour lui apprendre la dissolution du congrès de Châtillon, et qui ajouta qu'il n'avait reçu les instructions que l'empereur lui avait envoyées de Reims, qu'après le départ des diplomates. Celles que lui avait ensuite dépêchées le comte Frochet, ne lui étaient point parvenues.

Pendant ce temps, la cavalerie de Napoléon commençait contre l'arrière-garde des alliés les opérations méditées par l'empereur, et elle fit prisonniers quelques personnages importants, qui voyageaient en toute sécurité, à ce qu'ils s'imaginaient, entre Troyes et Dijon. De ce nombre fut le baron de Wessenberg qui avait été long-temps envoyé de la cour d'Autriche près celle de Londres. L'empereur François lui-même fut presque surpris par les troupes légères françaises. Il fut obligé de s'enfuir dans un *droski*, espèce de voiture russe, sans autre suite que deux domestiques, de Bar-sur-Aube à Châtillon, d'où il se retira à Dijon. Napoléon montra toute la civilité possible à son prisonnier Wessenberg, et le dépêcha à l'empereur d'Autriche pour solliciter

encore une fois son intervention en sa faveur. La personne du roi actuel, alors *Monsieur*, aurait été une capture encore plus importante; mais les excursions de la cavalerie légère n'allaient pas assez loin pour mettre en danger la sûreté de ce prince.

Le 24 mars, Napoléon fit halte à Doulevant, pour concentrer ses forces et apprendre des nouvelles. Il y resta aussi le 25, et s'y occupa à consulter ses cartes, et à dicter des instructions pour Caulaincourt, qu'il autorisait à faire toutes les concessions possibles. Mais le moment favorable était passé. Dans la matinée du 26, Napoléon fut éveillé par la nouvelle que les alliés avaient attaqué son arrière-garde sous les ordres de Macdonald, près de Saint-Dizier. Il partit sur-le-champ pour soutenir le maréchal, concluant de cette attaque que son projet avait réussi, et que sa retraite à l'est avait attiré à sa suite la grande-armée des alliés. Les alliés n'opposèrent à Napoléon qu'une cavalerie nombreuse et de l'artillerie légère, mais point d'infanterie. Napoléon ordonna une charge qui réussit, et les alliés reculèrent après une légère résistance. Il apprit alors des prisonniers qu'il venait d'avoir affaire, non aux troupes de Schwartzemberg, mais à celles de Blücher. C'était une étrange nouvelle. Il avait laissé Blücher, menaçant Meaux, et maintenant il trouvait son armée sur les frontières de la Lorraine.

Le 27, Napoléon ayant poussé une reconnaissance à Fouest jusqu'à Vitry, le véritable état des choses lui fut révélé; il apprit que les deux armées des alliés avaient marché sur Paris, et

que la cavalerie avec laquelle il avait eu une escarmouche, était un corps de dix mille hommes laissé en arrière avec Winzingerode, pour l'occuper, et former comme un rideau pour cacher des mouvemens plus importans. Chaque mot de cette nouvelle était un coup de poignard. Marcher à la hâte contre les alliés, les surprendre, s'il était possible, avant que le canon de Montmartre eût été réduit au silence, telle fut la première pensée de l'empereur, et tout accoutumé qu'il était à courir les hasards les plus désespérés, jamais il ne s'était vu réduit à une extrémité aussi urgente; mais les marches et contre-marches de tant de troupes avaient épuisé les provisions sur la route directe de Paris. Il était nécessaire de faire un circuit par Troyes, et pour cela il fallait rétrograder jusqu'à Doulevant. Là il reçut un petit billet en chiffres du directeur général des postes La Valette, première nouvelle officielle qui lui fût parvenue de la capitale depuis dix jours. « Les partisans de l'étranger, encouragés par ce qui se passe à Bordeaux, lèvent la tête, disait ce papier; des menées secrètes les secondent. La présence de Napoléon est nécessaire, s'il veut empêcher que sa capitale ne soit livrée à l'ennemi. Il n'y a pas un moment à perdre. » En conséquence l'armée précipita sa marche.

Au pont de Doulencourt, sur les bords de l'Aube, l'empereur reçut des dépêches (1) qui l'informaient qu'on s'attendait de moment en moment à une attaque contre Paris. Napoléon chargea son aide-camp Dejean de se rendre en cette ville à

(1) Retenus long temps à Nogent et à Montereau, les courriers se mirent en suite à rejoindre Napoléon par Sens et Troyes. (ED. DE P.)

bride abattue, pour y répandre la nouvelle de son arrivée très-prochaine. Il lui remit deux bulletins décrivant sous des couleurs extravagantes une prétendue victoire remportée à Arcis, et l'escarmouche de Saint-Dizier (1). \* Il marcha alors sur Troyes, où il arriva le même soir, 29 mars; la garde impériale ayant fait quinze lieues en un jour. Le 30, le maréchal Macdonald donna à Berthier, dans les termes suivans, son opinion aussi saine que frappante : « Il est trop tard pour secourir Paris, dit-il, du moins par la route que nous suivons; nous en sommes à cinquante lieues; il faut faire au moins quatre jours de marches forcées, et en quel état est-il probable que l'armée arrivera pour combattre? car plus de dépôts ni de magasins après avoir quitté Aube sur Seine. Les alliés étant hier à Meaux, ils doivent déjà avoir poussé leurs gardes avancées jusqu'aux barrières. Il n'y a nulle raison d'espérer que les corps réunis des ducs de Trévise et de Raguse puissent les arrêter assez long-temps pour nous permettre d'arriver. D'ailleurs, à notre approche, les alliés ne manqueront pas de défendre le passage de la Marne. Je suis donc d'avis que, si Paris tombe au pouvoir de l'ennemi, l'empereur dirige sa retraite sur Sens, pour réunir nos forces à celles d'Angereau, et qu'après avoir laissé reposer nos troupes, il livre bataille à l'ennemi sur un terrain choisi. Si la Providence a fixé notre dernière heure, nous mourrons du moins avec honneur, au lieu d'être dispersés, pillés, faits prisonniers et massacrés par des cosaques. » Les inquiétudes de Napoléon pour le destin de sa capitale ne

(1) On les trouve dans la brochure de la *Régence à Blois*. (ED. DEP.)

lui permirent pas de suivre cet avis, quoiqu'il semble que ce fût le plus sûr pour le mettre à même, soit de faire un arrangement avec les alliés, soit de continuer une guerre formidable sur leurs derrières.

De Troyes, Napoléon envoya à Paris un autre aide-de-camp, le général Girardin, qui y portait, dit-on, l'ordre de défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité et à tous risques; mais en considérant les malheurs incalculables qu'entraînait l'exécution d'un tel ordre, c'est là une accusation à laquelle on ne doit pas croire sans de meilleures preuves que celles que nous avons pu obtenir.

Le 30 mars, Napoléon partit de Troyes, et ne rencontrant pas un seul ennemi sur la route, il se jeta dans une cariole de poste, et précéda son armée au galop, suivi d'une escorte très-peu nombreuse. Étant arrivé de cette manière à Ville-neuve-l'Archevêque, il se rendit à cheval à Fontainebleau, et, quoiqu'il fût nuit, il partit de là en voiture pour Paris, accompagné de Berthier et de Caulaincourt. En arrivant à une auberge nommée *la Cour de France*, à quelques milles de la capitale, il n'eut que trop de preuves de son changement de fortune, en rencontrant le général Belliard et sa cavalerie. Alors la fatale nouvelle lui fut annoncée.\*

Se précipitant de la voiture, Napoléon se détourne vers Belliard, en s'écriant : « Que veut dire ceci ? Pourquoi êtes-vous ici avec votre cavalerie, Belliard ? Où sont les ennemis ? — Aux portes de Paris. — Et l'armée ? — Elle me suit. — Où sont ma femme et mon fils ? Où est Mar-

mont ? Où est Mortier ? — L'impératrice est partie pour Rambouillet, et de là pour Orléans. Les maréchaux sont occupés à terminer leurs arrangements à Paris. » Il lui donna alors les détails de la bataille ; et Napoléon voulut repartir pour Paris. Ils avaient déjà fait environ un mille et demi. La même conversation continua, et nous la donnons comme on l'a conservée, parce qu'elle fait ressortir le caractère et les sentimens du principal interlocuteur, beaucoup mieux qu'on ne pourrait le juger d'après la manière dont il s'exprimait dans des occasions plus solennelles, et quand il avait en vue quelque but particulier (1).

Le général Belliard lui rappela qu'il n'y avait plus de troupes à Paris. « N'importe, dit Napoléon, j'y trouverai la garde nationale. L'armée me joindra demain ou après-demain, et je mettrai les choses sur un pied convenable. — Mais il faut que je répète à votre majesté qu'elle ne peut aller à Paris : la garde nationale, en vertu du traité, monte la garde aux barrières, et quoique les alliés ne doivent entrer dans la ville qu'à sept heures du matin, il est possible qu'ils se soient ouvert un chemin jusqu'aux postes extérieurs, et que votre majesté rencontre des détachemens russes ou prussiens aux portes ou sur les boulevards. — C'est égal, je suis déterminé à y aller. Ma voiture ! Suivez-moi avec votre cavalerie. — Mais, sire, votre majesté exposera Paris au risque d'un assaut et d'un pillage. Plus de vingt mille hommes sont en

(1) Elle est tirée d'un ouvrage qui porte des signes remarquables d'authenticité, *Mémoires du général Koch pour servir à l'histoire de la campagne de 1814.* (Voyez aussi les *Mémoires des opérations des armées alliées*, ouvrage déjà cité.)

possession des hauteurs. Quant à moi, j'ai quitté la capitale par suite d'une convention, et par conséquent je ne puis y retourner. — Qu'est-ce que cette convention ? qui l'a conclue ? — Je ne saurais le dire, sire. Je sais seulement du duc de Trévise qu'il en existe une, et que je dois me rendre à Fontainebleau. — Que fait Joseph ? où est le ministre de la guerre ? — Je n'en sais rien. Nous n'avons reçu d'ordre ni de l'un ni de l'autre pendant toute la journée. Chaque maréchal a agi sur sa propre responsabilité. On ne les a pas vus aujourd'hui à l'armée, du moins au corps du duc de Trévise. — Allons, il faut aller à Paris ; rien ne va bien quand je suis absent ; on ne fait que des bêtises. »

Berthier et Caulaincourt réunirent leurs efforts pour détourner l'empereur de cette résolution. Il ne cessait de demander sa voiture. Caulaincourt l'annonça, mais elle n'arriva point. Napoléon continua à marcher d'un pas inégal et précipité, faisant questions sur questions relativement à ce qui lui avait déjà été expliqué. « Vous auriez dû tenir plus long-temps, dit-il, et tâcher d'attendre l'arrivée de l'armée. Vous auriez dû soulever Paris, qui certainement ne peut voir avec plaisir l'entrée des Russes ; mettre en mouvement la garde nationale, dont les dispositions sont bonnes, et lui confier la défense des fortifications que le ministre a fait construire, et qui sont bien garnies d'artillerie. Les citoyens auraient sûrement pu les défendre pendant que les troupes de ligne combattaient sur les hauteurs et dans la plaine. — Je vous répète, sire, que cela était impossible. Une armée de quinze à dix-huit mille hommes

en a combattu une de cent mille en attendant votre arrivée. Le bruit en a couru dans la ville et parmi les troupes : elles ont redoublé d'efforts. Les gardes nationaux se sont très-bien conduits, soit comme tirailleurs, soit en défendant les misérables redoutes qui protégeaient les barrières. — Cela est étonnant. Combien de cavalerie aviez-vous ? — Dix-huit cents hommes, sire, en y comprenant la brigade de Dautencour. — Montmartre, bien fortifié et défendu par de grosses pièces d'artillerie, aurait dû être imprenable. — Heureusement, sire, l'ennemi pensait de même, et il s'est approché des hauteurs avec beaucoup de circonspection. Mais il n'en avait pas besoin ; nous n'avions que sept canons de six. — Que peut-on avoir fait de mon artillerie ? Je devais avoir plus de deux cents pièces de canon et assez de munitions pour les servir pendant un mois. — La vérité est, sire, que nous n'avions que des pièces de campagne, et à deux heures nous fâmes obligés de ralentir notre feu faute de munitions. — Allez, allez, je vois que chacun a perdu l'esprit. Voilà ce que c'est que d'employer des gens qui n'ont ni sens commun ni énergie. Eh bien ! Joseph s'imagina être en état de conduire une armée ; et Clarke, qui n'est qu'un routinier, se donne les airs d'un grand ministre ; mais l'un n'est qu'un....., et l'autre un....., ou un traître, car je commence à croire ce que Savary disait de lui. » La conversation continuant de cette manière, ils étaient à un mille plus loin de la cour de France, quand ils rencontrèrent un corps d'infanterie sous les ordres du général Curial. Napoléon lui demanda des nouvelles du duc de Trévise, au corps duquel il

appartenait, et il fut informé qu'il était encore à Paris.

Ce fut alors que, d'après les remontrances pressantes de ses officiers, qui voyaient qu'en se rendant à Paris, il courait à la mort ou à la captivité, Napoléon retourna enfin sur ses pas ; et ayant abandonné l'inflexible résolution qui l'aurait conduit dans cette ville à tout risque, il semble qu'il considéra son destin comme décidé, ou du moins il se relâcha beaucoup de la fermeté qu'il avait d'abord opposée à la mauvaise fortune.

Il retourna à la cour de France, et ordonna qu'on disposât les troupes, à mesure qu'elles arriveraient, sur les hauteurs de Longjumeau, derrière la petite rivière d'Essonne. Désirant en même temps renouer la négociation pour la paix, que quelques succès éphémères lui avaient fait rompre à Châtillon, \* Napoléon envoya Caulaincourt à Paris, non plus pour négocier, mais pour apprendre et accepter les conditions que les souverains alliés voudraient lui imposer. Il retourna la même nuit à Fontainebleau, où il s'installa non dans les grands appartemens, mais dans une chambre particulière et plus retirée. De tous les événemens étranges qui s'étaient passés dans cet antique et vénérable palais, c'était du plus extraordinaire de tous qu'il allait être témoin.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT,

Complément.

TOME XII.

VIE DE NAPOLEON.



LIÈGE,

IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE,  
PRÈS L'HÔTEL-DE-VILLE, N<sup>o</sup>. 81.

M DCCC XXVII.